

Assez tôt j'ai quitté la maison familiale et j'ai subvenu à mes besoins. Il me semble que je tirais le minimum vital d'un travail stupide qui avait d'abord consisté à remplacer un répondeur téléphonique défaillant dans une compagnie d'assurances. Le patron trouva ensuite que les clients étaient moins effrayés par une voix réelle plutôt que par la même voix enregistrée sur une bande magnétique. Il me demanda de rester : ce travail avait le triple avantage de m'occuper seulement pendant les heures dites non ouvrables, de me donner tout loisir d'alterner sommeil et lectures diverses à demi allongé sur le fauteuil à siège inclinable du patron de la boîte et surtout de réduire les contacts sociaux à une série discontinue de conversations téléphoniques qui faisaient de moi une voix et seulement une voix, et pas seulement pour les autres. Je ne pouvais pas m'empêcher de me mettre à la place de mes interlocuteurs et d'imaginer comment ils pouvaient à leur tour faire correspondre à ma voix quelque chose comme un corps. Jamais je n'ai tenté

d'imaginer le visage ou simplement le regard de ceux qui me demandaient d'assurer vite fait leur nouvelle moto ou leur bateau ou qui déclaraient des sinistres survenus dans la nuit. C'étaient des voix. En revanche je prêtais toutes sortes de doubles sens aux interrogations de mes correspondants téléphoniques dès qu'ils quittaient par inadvertance le sujet pour lequel ils avaient pris la peine de m'appeler. Le gouffre qui me séparait de moi-même s'ouvrait béant dans l'espace imaginaire qui nous séparait, moi le répondeur vivant, et l'autre, l'individu qui avait besoin d'assurance.

Un soir je reçus l'appel de Luz. Mes fonctions aux Assurances Granet me donnaient le privilège de connaître immédiatement un certain nombre de détails sur les voix qui jaillissaient de l'amplificateur du téléphone assez sophistiqué pour l'époque. De ces détails que les autres garçons mettent des soirées entières à obtenir, des adresses, des numéros de téléphone, des dates de naissance, bref tout un ensemble d'informations que les hommes soutirent aux femmes au prix de coûteux repas dans d'intimes restaurants où les tables sont éclairées par des bougies qui flottent dans d'immenses verres évasés remplis d'eau colorée.

Luz m'interrogeait lors de son premier appel à propos du contrat d'assurance pour sa nouvelle voiture et faisant allusion à celle-ci elle a dit

– Elle n'est plus toute jeune mais elle a été refaite !

– Comment le savez-vous ? répliquais-je

de manière inattendue, pensant sans l'ombre d'un doute que cette remarque résumait très exactement l'essentiel de mon existence réduite à ce moment-là à l'état d'une écoute nocturne et téléphonique.

Je ne fus pas surpris par la réponse.

– Ça s'entend.

Je ne sais pas pour quelle raison j'avais le sentiment d'être beaucoup plus âgé de ce que je ne l'étais réellement. Une fissure séparait mon existence italienne de celle française et le passage définitif de la frontière avait provoqué une distorsion temporelle, un vieillissement soudain et accéléré qui avait dû modifier mon corps mais surtout ma voix.

Un soir, après six ou sept mois passés à répondre au téléphone, je me suis souvenu que ces appareils peuvent aussi émettre des appels et j'eus l'idée de composer le numéro d'un ancien camarade de jeu. Je n'ai plus aucune idée ni de son nom, ni de son visage ni du contenu de notre conversation, certainement très brève, mais je l'entends encore dire :

– Tu n'as pas la même voix !

Ce n'était donc pas un rêve.

Ce qui en revanche en avait les allures était l'exercice de mon étrange métier. Je sommeillais emmitouflé dans le manteau gris que j'avais emprunté à la garde-robe de mon père et que je ne quittais pas, pas même dans les locaux des Assurances Granet, refusant ainsi de m'y installer. J'avais réglé le fonctionnement du téléphone de telle sorte qu'il ne sonne pas mais qu'on entende tout simplement la

personne en ligne dire allô!, en réglant l'appareil sur "décrochage automatique".

C'était le signal qui venait interrompre mon sommeil léger; immédiatement lucide, j'assurais mes fonctions qui n'exigeaient aucune intelligence particulière. Une machine aurait fait l'affaire. Elle l'avait fait d'ailleurs un certain temps. Sitôt l'appel liquidé, le rêve interrompu reprenait son cours, les voix des assurés en plus. Luz fut donc réellement la femme de mes rêves avant même que je ne la rencontre. Le travail était machinal mais les machines sont souvent plus performantes que nous: je notais mal quelque renseignement, ce qui m'emmena à la rappeler pour corriger l'erreur. Mais je fis mieux. Je ne sais plus si le projet de me rendre chez Luz sous prétexte de régler cette affaire prit forme avant ou après cette initiative téléphonique.

Un soir comme un autre je me rendis aux Assurances, j'y passai une nuit de sommeil presque ininterrompue, seuls deux ou trois appels vinrent s'immiscer dans mes rêves en modifiant leur scénario absurde, puis, courbaturé par la position instable de mes vertèbres sur le fauteuil dont l'ergonomie était conçue davantage pour le dur labeur du directeur que pour la rêverie du répondeur de nuit, je me levai pour jeter sur mes yeux l'eau froide précieusement accumulée dans la paume de mes mains en les pressant l'une contre l'autre, appuyées fortement sur la tranche, afin de capter le filet d'eau qui coulait des vétustes robinets des bureaux Granet; je quittais le troisième étage de l'immeuble par l'escalier en

marbre en direction d'une rue dont le nom résiste de toutes ses forces à ma mémoire. Tout ce que je sais c'est qu'elle pouvait être rejointe assez facilement à partir des Assurances car la promenade matinale et sa fraîcheur restent vivement accessibles au souvenir. Peut-être la perspective de rencontrer la personne au nom de lumière qui avait magiquement reconnu, croyais-je, le caractère singulier de mon existence, ou le simple fait que depuis que j'assumais les fonctions de répondeur je ne voyais la lumière du jour qu'un bref instant, le temps de traverser deux ou trois rues afin de rejoindre l'exigu studio que j'avais loué pour y passer le reste de la journée. Quoi qu'il en soit, c'est pour l'une de ces lumineuses raisons que j'entrepris de chercher l'endroit où devait habiter Luz.

Une fois expliquées les raisons de ma visite, Luz me donna les renseignements exacts que j'étais venu chercher : en partant, alors que je franchissais le seuil de son large appartement, Luz me dit

– Puisque vous avez du temps, toutes vos nuits, lisez ça – en me tendant un petit livre bleu.

Luz était traductrice. Son prénom espagnol ou portugais était une bizarrerie qu'elle devait à son père qui l'avait ainsi nommée par fidélité à une camarade morte en Espagne lorsqu'ils combattaient ensemble Franco. Luz traduisait l'anglais et le livre qu'elle me tendait était une traduction du *Cahier bleu* de Wittgenstein. Mais la traduction n'était pas d'elle. À mon regard interrogatif elle comprit que

je ne saisisais pas le sens de ce prêt et elle le justifia en disant simplement que je trouverai dans ce livre le moyen de mieux comprendre mes interlocuteurs téléphoniques.

J'ai dû croire, au moins pendant une bonne semaine, que Wittgenstein était un spécialiste de la communication du genre de ceux qui forment les opérateurs de vente par correspondance sur catalogue, car j'oubliais aussitôt le livre quelque part dans mon studio sans avoir eu la curiosité de le feuilleter. C'est effectivement une bonne semaine après, un jeudi ou un vendredi, (je le sais parce Luz m'avait appelé la veille pour me demander si je l'avais lu, en me disant que même dans les bibliothèques le prêt n'était pas indéfini et qu'une semaine venait déjà de s'écouler) que j'amenais le livre au bureau dans l'intention d'en lire quelques pages. Ce livre commence par une interrogation qui eut l'effet d'un uppercut sur mon cerveau : *qu'est-ce que le sens d'un mot ?*

Il y avait donc des gens pour lesquels la question se posait et qui l'avaient posée ainsi, tout simplement, couchée sur le papier.

Ce soir-là je ne pus pas en lire davantage : le livre ouvert et posé sur ma poitrine la couverture bleue vers le plafond, les pieds croisés sur le bureau, je répétais la question encore et encore dans ma tête jusqu'à trouver le sommeil. Ma respiration était plutôt facilitée par le poids du livre appliqué comme un cataplasme sur mes poumons habituellement opprésés. Wittgenstein en personne m'appela et me demanda le soir même d'assurer une Peugeot.